

jeunes gens d'avenir, et votre frère en a.

— En ce moment il est à Rome, monsieur.

— A-t-il remporté le prix du concours ?

— Oui, monsieur.

— Mais alors j'ai vu son tableau de « l'Enfant Prodigue... Attendez donc, j'ai la mémoire des noms... Gualbert, Landry Gualbert ! N'est-ce pas...

Clotilde pâlit subitement et ses petites mains se joignirent.

— Je vous en supplie, monsieur, oubliez son nom et le mien... Je ne rougis pas de ce que je fais aujourd'hui. Notre ruine a été trop complète, trop subite, pour que je n'essaie point de venir en aide à ma famille... Mais un jour Landry sera célèbre, ce jour-là, je souhaiterai qu'on ignore que Clotilde Gualbert a été cruellement traitée dans cette maison...

— Par cette mégère de Barnabé ! J'en étais sûr. Ah ! si le patron me croit, on la changera de département ou mieux on la mettra à la retraite, cette effarouchée d'oiseaux, ce tyran de jeunes filles. Vous n'êtes point la première ayant à vous en plaindre. Nous la connaissons tous ! Tous nous la détestons !

— Peut-être n'a-t-elle pas tout à fait tort, monsieur, le métier que j'essaie est bien nouveau pour moi, je m'efforce seulement de faire de men mieux. Du reste, elle serait impuissante à me décourager. Quand je crois remplir un devoir, rien ne se place entre ce devoir et moi... Je regrette d'avoir laissé échapper une plainte involontaire. Oubliez-le, je vous en prie... Souvenez-vous seulement que je ne suis ici que Mlle Clotilde... Cependant veuillez dire à la personne qui désire acheter ces tableaux, qu'à son retour, mon frère ira signer ces toiles ; dans cinq ans, j'espère qu'elles auront acquis une véritable valeur.

— Voulez-vous me permettre d'en régler tout de suite le prix ?

— Volontiers, monsieur.

Antoine Méran tira de sa poche trois billets de mille francs, et les plaça sur la table, tandis que Clotilde écrivait son reçu.

Au moment où elle se levait en le tendant à Méran, Athanase Besnard parut à une extrémité de la galerie ; ses yeux allèrent successivement du visage de Clotilde à la « Tête de jeune fille ; » il paraissait les comparer et les confondre dans un même sentiment d'admiration.

Clotilde remercia chaleureusement Antoine Méran, puis elle ajouta gaiement.

— Je suis restée plus d'un quart d'heure, vous verrez que je serai grondée !

Quand elle eut disparu Athanase Besnard s'avança.

— L'as-tu reconnue ? demanda-t-il.

— Comment l'aurais-je fait ? Je ne la connais pas.

— Mais, mon vieux Méran, la « Tête d'Étude » est un portrait... Ne retrouves-tu pas là les yeux bleus, les cheveux blonds de cette jeune fille ?

— Vous avez raison ; la sœur a posé pour le frère.

— Je me souviens de tout maintenant. Au milieu de mes préoccupations, de mes affaires, j'avais oublié les confidences du docteur Chaumas... Cette jeune et belle créature est la fille d'un financier ruiné, André Gualbert, intime amie de Bozan de Breuil... C'est pour venir en aide à sa famille qu'elle se condamne à vendre ici mes manteaux et mes confections !... On l'appelle Mlle Clotilde, et on lui paie une centaine de francs par mois...

Besnard acheva ces mots d'une voix brève trahissant une sorte de raillerie douloureuse ; Antoine Méran ne répondit rien. Il allait d'une toile à l'autre et murmurait :

— Il ira loin ce Landry Gualbert ! Allons, si le père fut un maladroit en matière de finances, le frère et la sœur ont de l'esprit et du talent pour vingt... A propos, sais-tu que Mme Barnabé...

— Je l'ai entendue ce matin reprendre rudement une pauvre fille qui sans doute n'était autre que Mlle Clotilde...

— Vous allez renvoyer cette mégère, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, répéta Athanase, plus tard... Vous, dès demain, demandez à Mlle Clotilde si son frère ne pourrait pas m'envoyer de Rome quelques études ou quelques belles copies... Au revoir, Méran, et merci.

Le soir même, le cœur débordant de joie, Clotilde transmettait à son frère la requête d'Antoine Méran.

## XVI

A MAZAS

Pendant les premiers jours qui suivirent son emprisonnement, Bozan de Breuil conserva son énergie et sa présence d'esprit. A tout prix il souhaitait être libre afin de chercher le moyen de reconstituer la « Société Universelle » sur de nouvelles bases. Il demeurerait convaincu qu'en réunissant ses actionnaires, en faisant un appel de fonds il parviendrait à sauver une situation périlleuse. On l'avait précipité dans un abîme, il tenterait tout, non seulement pour essayer d'en sortir, mais encore pour sauver de la ruine ceux qui avaient eu confiance dans sa probité et dans son savoir-faire.

Bozan de Breuil pouvait avoir commis des imprudences, il restait indemne d'actions véreuses. On avait le droit de le juger audacieux, mais non de le traiter en malhonnête homme. Mais la grande tribu juive, qui avait d'un seul coup et dans une journée consommé sa ruine, ne permettait point que Bozan de Breuil se relevât.

Il lui fallait cette victime. Non seulement parce que la rapide fortune du financier l'avait offusquée, mais parce qu'en sapant l'édifice de cette richesse elle voulait prouver aux catholiques qui tentaient de s'unir en confondant leurs capitaux, contre les banquiers juifs, que la partie resterait toujours inégale, et la lutte stérile, sinon dangereuse. Frapper Bonaventure Bozan à cette heure, c'était atteindre à la tête un colosse qui venait d'épouvanter brusquement la race sémitique. Tous les efforts du malheureux pour obtenir sa liberté sous caution demeurèrent inutiles. Il lui fut interdit de correspondre avec ses amis et sa famille. On le garda au secret comme un malfaiteur, et seul, son avocat obtint de conférer avec lui.

Les nouvelles qu'il apporta étaient mauvaises. La justice étudiait en ce moment ses livres. Ou ne se contentait plus de le déclarer en faillite, il fallait trouver le moyen de le déshonorer en intentant une affaire en police correctionnelle.

— Votre gendre s'est montré admirable de dévouement, dit au financier le vieil avocat. Si vous n'êtes point déjà libre, ce n'est certes pas sa faute. Chacun rend hommage à sa conduite qui est vraiment celle d'un galant homme.

Bozan de Breuil laissa échapper un soupir.

— Hélas ! reprit-il, on doit juger sévèrement la conduite de sa femme.

— Peut-être, mais chacun sait que le prince Mikael Ypsolani a fait ce qu'il a pu pour la décider à sacrifier sa dot.

— Ah ! fit Bonaventure en laissant éclater le désespoir dont son âme était pleine, je ne me consolerais jamais, voyez-vous, ja-